

L'éducation d'André Gide *d'après Si le grain ne meurt*

par

LOUIS THEUBET

Les récits autobiographiques devraient être nos bréviaires pédagogiques. À lire ceux de Rousseau et Chateaubriand, de Stendhal et Vallès..., si pleins de richesses, on rencontre en effet, dénoncées par de grands esprits, abondance d'attitudes nuisibles à l'enfant et qui cependant perdurent de génération en génération.

De semblables découvertes nous attendent dans les mémoires de Gide, *Si le grain ne meurt*, où s'énonce fugitivement le projet d'« écrire un traité sur l'éducation » (p. 191¹). Cette lecture est évidemment décisive pour entrer dans la personnalité de l'écrivain jusqu'aux racines de l'enfance, mais elle s'inscrit de plus dans cette perspective d'édification de l'homme dont Gide s'est voulu un protagoniste, comme il apparaît notamment dans *Thésée*. On s'avise en effet en le lisant qu'il faut beaucoup de vigilance, de don de soi, pour ne pas compromettre dans l'enfant l'accomplissement de l'homme futur.

La question est très actuelle, comme l'attestent tant d'écrits de ce temps. Si Françoise Dolto a pu intituler un de ses livres *La Cause des Enfants*, c'est que celle-ci a besoin d'être défendue. Déjà bien avant la guerre, le Polonais Janus Korczak essayait d'apprendre aux adultes *Comment aimer un enfant*, donnant à penser que ce n'est ni simple ni facile. (Il se faisait même plus incisif en proclamant *Le Droit de l'Enfant au res-*

1. Nous renvoyons à l'édition Gallimard, « Collection blanche », de 1947.

pect.) À sa question, maints psychologues, Winnicot, Alice Miller et d'autres se sont efforcés de répondre.

En fait, on a longtemps confondu « éduquer » et « rendre soumis ». « Éduquer » exige entre autres qu'on satisfasse les besoins réels de l'être, « rendre soumis » met l'accent sur une volonté normative de caractère conventionnel. C'est la formule du dressage. D'un côté l'amour, de l'autre la loi.

Aimer un enfant n'est rien d'autre que répondre à ses besoins vitaux : ceux dont la satisfaction est nécessaire pour éviter des troubles du développement. Ils sont simples. Beaucoup vont de soi. Ce n'est pas aimer un enfant, on l'accordera volontiers, que de le rendre malheureux, même sous le prétexte de faire son bien. Inversement, ce sera l'aimer que de lui procurer un contentement qui lui épargne des souffrances dommageables. Cela exige des adultes les gestes les plus modestes et l'attention la plus délicate. Il importe au plus haut point — qu'on excuse ces évidences théoriques : elles s'éclipsent aisément au passage dans la pratique — que l'enfant soit pris dans ses bras, caressé, écouté, qu'on s'occupe beaucoup de lui sans presser le rythme de son développement, qu'on lui donne le sentiment de sa valeur, réponde à sa curiosité et respecte ses goûts, etc. Les ouvrages d'Arthur Janov, *Le Cri primal*, *Prisonniers de la souffrance*... sont un rappel constant de ces besoins.

Pour en venir à l'enfant Gide, la question de l'amour et de la loi a été posée à propos de son éducation, explicitement. L'auteur rapporte qu'il y avait désaccord entre ses parents. « De[s] discussions étaient soulevées, parfois, au sujet de l'obéissance, ma mère restant d'avis que l'enfant doit se soumettre sans chercher à comprendre, mon père gardant toujours une tendance à tout m'expliquer. Je me souviens fort bien que ma mère comparait l'enfant que j'étais au peuple hébreu et protestait qu'avant de vivre dans la grâce il était bon d'avoir vécu sous la loi. » (p. 16). Soulignons que les principes éducatifs de cette mère, qui est protestante, prennent directement appui sur des considérations d'histoire religieuse. (Elle semble d'ailleurs oublier que des deux premiers commandements — aimer Dieu et aimer son prochain — « dépendent toute la loi et les Prophètes » [Matthieu, XXII, 40].)

Il y avait désaccord, en particulier, sur le choix des lectures faites à l'enfant. « Je crois, dira l'auteur, que [mon père] cédait au besoin de son cœur plutôt qu'il ne suivait une méthode ». Ce qui ramène l'antithèse des sentiments et des principes, dans un ordre inverse du précédent.

Voilà donc la lutte instaurée entre la grâce (ou l'amour) et la loi. Ce n'est pas le père, notons-le, lui pourtant professeur de droit, qui est pour l'autorité. Et c'est la détentrice naturelle des valeurs du cœur qui est pour

la rigueur. D'autre part, l'expression biblique aux termes de laquelle l'amour est censé succéder à la loi invite à se demander quelle part d'amour sera retenue, et quel délai il lui faudra pour être pleinement accordé. L'amour remis à plus tard n'est-il pas un leurre ?

L'unique question, finalement, est de savoir dans quelle mesure l'enfant Gide a été aimé, c'est-à-dire accepté pour ce qu'il était. Notre examen portera essentiellement sur les premières années, jusqu'au seuil de l'adolescence : elles sont décisives. Nous tenterons donc de percevoir et de sentir sa situation affective, en l'observant dans ses relations avec ses parents d'abord, puis avec les êtres proches de la famille. Nous verrons ensuite comment l'auteur dit avoir vécu l'attitude des adultes envers lui, comment il juge son comportement, pour mesurer enfin, autant que possible, les effets de cette éducation.

Tout d'abord, l'attitude des parents correspond-elle aux principes énoncés plus haut ? Quand l'auteur évoque ses parents, seuls ou en compagnie de leur amie, Anna Shackleton, le contraste des attitudes est en effet sensible dans le couple ou le trio. Juliette Gide figure le sérieux, le souci des usages, tandis que Paul Gide et Anna représentent l'insouciance et la gaité (pp. 31, 39-40).

L'auteur apporte des précisions sur le caractère retenu de sa mère qui l'empêche de s'associer aux « accès d'enfantine gaité » (p. 31). Ainsi quand elle était jeune fille « elle se retirait sans cesse et s'effaçait chaque fois qu'il aurait fallu briller » (p. 30). Était-ce déjà la marque de cette « modestie » qui lui interdira plus tard « de jou[er] jamais seule » du piano, mais toujours à quatre mains (p. 20) ? Que révèle cette inhibition ? La hantise d'un modèle, d'une perfection peut-être inaccessible ? La crainte du blâme d'autrui ? Est-ce un guide ou un soutien que cette jeune fille cherche dans cet accompagnement ? Elle évite d'ailleurs, au piano, les morceaux les plus expressifs, où il faudrait un peu s'abandonner. Et quand elle joue, « elle compt[e] à haute voix d'un bout à l'autre du morceau ». N'est-ce pas marquer jusqu'à l'excès le souci de la mesure, le goût de la régularité ?

D'entrée de jeu, l'auteur nous donne quelque appréhension. En toute apparence, Madame Gide avait peur d'être elle-même, de voler de ses propres ailes. Sa spontanéité était bridée. Le moi imposé par l'éducation avait considérablement empiété sur son être réel. Comment cette femme à la spontanéité très réduite pourra-t-elle accueillir celle de son enfant ? C'est sa propre liberté, refoulée comme dangereuse sous l'effet des regards froids ou critiques, des refus et des menaces, que l'adulte ainsi conditionné voit apparaître non sans effroi, ceci est bien connu, chez son

propre enfant. Comment réagir autrement que par la censure intériorisée, en contrariant pour reconduire l'éducation reçue : pour que « la loi » soit respectée ?

La rigueur, que la mère s'impose (peut-elle faire autrement ?) quand elle joue du piano, on la retrouve dans le respect de l'horaire. Ainsi, lors de l'excursion aux environs d'Uzès, patrie de la lignée paternelle, où, écrit l'auteur, « ma mère, consciente de l'heure, talonn[e] » ses compagnons de promenade, qui n'en ont cure, sauf l'enfant, qui se « laiss[e] gagner par l'inquiétude de [sa] mère » (pp. 40-1). Dans la vie quotidienne, dira-t-il encore (à l'occasion d'une exception), « maman, d'ordinaire intraitable sur les questions d'heure [...] m'envoyait coucher tambour battant » (p. 77). Ce qui ajoute au souci rigoureux de la régularité la nuance d'une discipline militaire. Même les soirs, très rares, où le père emmenait son petit garçon en promenade, elle faisait des recommandations : « Vous serez raisonnables, n'est-ce pas ? [...] Ne rentrez pas trop tard. » (p. 17).

Pour une maîtresse de maison, il y avait d'autres domaines où légiférer : celui, par exemple, de l'économie domestique. Comment va-t-elle compter l'argent de poche de son enfant, choisir ses vêtements ; en mesurer la dépense ? Ici encore, en mère « modeste ».

Mais dans ce domaine, elle trouve une référence et comme une invite à l'extérieur. Paul Gide a un collègue marié, M. Jardinier, et les deux couples se fréquentent. « Leur situation était plus modeste que la nôtre », précise l'auteur. C'est la modestie des Jardinier qui va fixer le niveau des dépenses. « Maman n'aurait pas consenti à me donner plus que Mme Jardinier ne donnait à Julien », son fils : chacun reçoit « deux sous », les « jours de sortie ». « L'année suivante », les « libéralités hebdomadaires » seront « port[ées] à cinquante centimes » (pp. 84-5).

C'est dans l'habillement de son enfant que la vertu de la mère, stimulée par la situation matérielle des Jardinier, produira tout son éclat. Il sera condamné à être une réplique de Julien, « toujours hideusement fagoté » (p. 86). La description qui suit (p. 87) confirme ce jugement.

En réalité, ce que satisfait cette mère, en dédaignant le désir de son enfant, c'est un penchant qui lui est particulier. Jeune fille, apprend-on, « Juliette ne supportait pas d'être la mieux mise ; tout la choquait, de ce qui marquait sa situation, sa fortune » (p. 30). Qu'il s'agisse là d'une attitude spontanée ou, comme il nous semble, résultant de l'éducation, c'est à ce penchant maternel que l'enfant doit se plier. Il en sera de même, quand elle sera veuve, pour l'habitat (p. 106).

Ainsi, déjà portée à l'austérité, Madame Gide accuse ce trait en réglant sa conduite sur celle d'une autre femme dont les raisons ne sont pas les siennes. C'est marquer de la délicatesse, mais elle ignore ainsi le goût de

son enfant. Cette attitude produira son effet le plus pénible un jour de bal masqué où André, qui avait souhaité ardemment un costume « baroque », sera déguisé en pâtissier comme Julien et comme vingt autres. Il ne pourra de ce fait retenir l'attention d'un « garçonnet » dont il est tombé « positivement amoureux ». « De retour à la maison, il me prit une telle crise de désespoir », ajoute-t-il, « que ma mère me promet, pour l'an prochain, un costume de "lazzarone" » (pp. 88-90). Acquiescement aux vœux de son petit garçon, soit, mais tardif : il n'annule pas l'effet déshirant.

Cette mère est pourtant guidée par le souci du bien de son enfant et — nous le verrons — du bien d'autrui en général. Le cas précédent est spécial : la situation modeste des Jardinier conforte Madame Gide dans ses goûts. Sinon, les autres n'ont guère voix au chapitre. Elle est guidée par l'idée qu'elle se fait de leur bien, ou plutôt dominée par le souci d'observer un principe de conduite, d'accomplir un devoir. Le contentement des intéressés, leur plaisir, ne sont guère pris en compte. Au contraire, on reconnaît la vertu à ce qu'il en coûte.

Il arrive que les vues de la mère et les goûts de l'enfant, après une divergence, trouvent un accord. C'est le cas lorsque cette « mère si scrupuleuse, si attentive », d'une « inquiète sollicitude » (63), « se désol[ant] » du « goût » de son enfant pour la pêche où il trouvait « trop peu d'exercice » (74), aura, l'hiver suivant, « le bon esprit de lui faire apprendre à patiner » (81). Mais il en allait bien autrement « pour cette lettre solennelle à ma grand-mère, qu'elle me contraignait », dit l'auteur, « d'écrire au nouvel an et qui m'empoisonnait cette fête ». Il en pleurait. Mais, explique-t-il, « il s'agissait moins, pour ma mère, de faire plaisir à quelqu'un, que d'accomplir un devoir, un rite » (48-9). Au prix, soulignons-le, du plaisir de son enfant pour qui elle est l'incarnation du devoir contraignant : « tu n'as pas tant d'obligations dans la vie ; tu dois t'y soumettre. » (47-8).

André n'est d'ailleurs que l'objet privilégié d'un moralisme vigilant qui s'exerce dans un domaine bien plus étendu. « Ma mère, écrit l'auteur, se croyait volontiers une responsabilité morale sur ceux auxquels elle s'intéressait » (58-9). Une responsabilité morale ou autre. Ainsi à Uzès, où elle manifeste pourtant envers sa belle-mère « une affectueuse et respectueuse indulgence » et même « une patience infinie », elle « guerroi[e] aussi au nom des principes de l'hygiène contre les goûts » de la vieille dame. « Permettez que je vous serve moi-même », lui propose-t-elle à table, pour lui éviter de prendre les morceaux, trop gras, qu'elle préfère (51).

Elle « n'aurait souffert » entre les domestiques — nous en revenons à

son sens de la responsabilité morale — « aucune intrigue qu'un hymen ne vînt consacrer » (58-9). Sa sévérité fut peut-être pour quelque chose dans une relation qui se noua entre Marie, la bonne, et Delphine, la cuisinière, et qui lui échappa totalement : elle « n'eût jamais osé [la] soupçonner » (59).

Elle n'a jamais conçu l'idée non plus, sans doute, que son fils pût « contracter de mauvaises habitudes ». Comment réagit-elle donc quand on le renvoie de l'école, à huit ans, après avoir surpris en classe son onanisme ? En mère inquiète et soucieuse de bonne conduite : elle multiplie « les objurgations », « exige [...] des promesses ». Elle recourt au médecin de la famille, qui, en tête à tête avec l'enfant, agite la menace d'un châtiment radical : la castration. Elle semble deviner cependant que son enfant s'ennuie (68). « Anna et elle, écrit l'auteur, s'ingénièrent à me distraire. » (69). Y a-t-il dans cet épisode la marque d'une véritable tendresse ?

L'enfant se le demande obscurément. Il attend sans doute de sa mère une attitude plus chaleureuse. Mais l'année suivante, elle met ce fils unique en pension. Il a neuf ans. Voici la phrase des Mémoires : « Je ne cherche plus à comprendre pour quelles raisons ma mère, quand je commençai ma huitième, me mit pensionnaire » (90). Il l'a cherchée longtemps. Mais il y a des réalités que l'enfant s'obstine à ne pas reconnaître, parce qu'il n'est pas de taille à les supporter. Cette phrase est des plus tristes : l'auteur nous donne à penser que sa mère ne l'aimait pas.

Juliette Gide n'aura-t-elle donc eu pour son jeune fils qu'une affection modérée, cédant le pas au souci de la discipline ? Quand elle cesse d'être stricte avec lui, c'est qu'elle est livrée, pour des questions graves, à une improvisation anarchique. Ainsi, devenue veuve, elle se retire dans sa famille à Rouen. Il n'y a rien à redire à cela. Mais que devient le souci du bien de son enfant ? Elle l'emmène là-bas avec elle, soit, puis à Montpellier. « Et c'est ainsi, constate l'auteur, que commença pour moi cette vie irrégulière et désencadrée, cette éducation rompue à laquelle je ne devais que trop prendre goût. » (97). Assurément, elle s'écarte ici beaucoup de la norme, sans pour autant manifester plus d'amour.

N'aura-t-elle donc, hormis ces moments de laisser-aller, jamais été que la loi ? Il est question d'amour entre eux à deux reprises. Une première fois, le jour où le père lit à l'enfant « le début du Livre de Job. C'était », dit l'auteur, « une expérience à laquelle ma mère voulut assister ». Elle écouta les yeux fermés, « elle ne les rouvrait que pour porter sur moi un regard d'amour, d'interrogation et d'espoir » (17). (Rêve-t-elle de faire de lui un pasteur ?) L'autre circonstance est plus solennelle encore et, de plus, tragique. C'est le jour de la mort du père, où l'enfant « sanglote dans

les bras de sa mère ». Et, dit-il, « je me sentis soudain tout enveloppé par cet amour qui désormais se refermait sur moi » (94).

Il faut donc des circonstances bien exceptionnelles pour que le mot « amour » apparaisse. La deuxième fois, l'enfant a onze ans. Cet enveloppement est senti comme quelque chose de nouveau. Mais cet amour qui « se referme » n'est pas rassurant. On peut craindre qu'il n'entrave la liberté. Que cette mère aime son enfant pour son besoin à elle plus que pour le sien. Signalons encore l'apparition du mot « tendresse » à l'occasion d'une stupéfiante crise d'« angoisse » (134) dont nous parlerons plus tard. Très mesuré, finalement, nous paraît être l'amour de cette mère aux bons principes, pour ce fils qui visiblement n'y trouve pas son compte.

A-t-il été mieux aimé par son père que nous avons déjà rencontré plus haut et qu'il devait perdre à l'âge tendre ? Il était né, nous apprend l'auteur, dans une famille cévenole et « on eût dit qu'[il] avait accaparé toute l'aménité dont pouvait disposer la famille », laissant aux autres membres « l'air coriace et renfrogné » (41). D'aménité, il était donc seul à être pourvu, mais dans quelle mesure ? L'auteur nous éclaire quelque peu sur ses grands-parents paternels : sa grand-mère qu'il a connue « tricot[ant] des bas tout le long du jour à la manière d'un Insecte », sans jamais en achever un (49) ; son grand-père dont sa mère lui a parlé : « un huguenot austère », « scrupuleux à l'excès, inflexible », qui « avait été président du tribunal d'Uzès » (41), et qu'il classe parmi les « mégathériums » du protestantisme. Un dinosaure dont l'humanité, pensons-nous, était sujette à caution : « il avait eu plusieurs enfants qu'il avait [tous] perdus en bas âge, l'un d'une chute sur la tête, l'autre d'une insolation, un autre encore d'un rhume mal soigné ; mal soigné pour les mêmes raisons, apparemment, qui faisaient qu'il ne se soignait pas lui-même » : « il prétendait ne recourir qu'à la prière » (41-2).

Il ne resta à Tancrède, cet aïeul, que deux fils : Charles, l'oncle d'André, dont les mémoires soulignent « ce déni de l'individuel et de toute psychologie qui fit bientôt de lui l'être le plus ignorant de soi-même et d'autrui que je connaisse », affirme l'auteur (41). Autre détail qui le rapproche du père : « il ne prenait au sérieux les maladies de personne » (116). L'autre fils de Tancrède, Paul, est le père de l'écrivain, qui lui reconnaît « une extrême douceur ». Témoignage véridique, assurément, mais quels étaient les repères de l'enfant en matière de douceur ? Ne faut-il pas entendre absence de rudesse, placidité, plutôt qu'effusion du cœur ? Ce père, en effet, avait passé son enfance dans un milieu terrible. Nous doutons fort que cette douceur n'ait eu quelque chose de contraint, de laborieux, fruit d'une louable bonne volonté, plutôt que d'une âme tendre, d'un élan.

De ce père, une excursion dans les environs d'Uzès nous a révélé l'aptitude, en la circonstance, « à s'amuse[r] de tout » et nous connaissons ses « accès d'enfantine gaité » avec Anna Shackleton. Mais avec son enfant ? Il n'en est point question, ni d'ailleurs avec sa femme. (Faut-il alléguer une austérité dissuasive ?)

Il était d'ordinaire « enfermé dans son cabinet de travail un peu sombre » ; le petit André rarement invité, y « entrai[t] comme dans un temple », « ressentant pour [s]on père une vénération un peu craintive ». Le père s'amusait quelquefois avec son enfant, lui faisait observer, par exemple, dans un gros in-folio, « le travail d'un insecte rongeur » (15). Plus tard, il lui fit des lectures : « des scènes de Molière, des passages de l'Odyssée, la farce de Pathelin, les aventures de Sindbad ou celles d'Ali-Baba et quelques bouffonneries de la Comédie Italienne » (16), lectures où l'on reconnaît à la fois le souci d'instruire, de distraire et d'égayer. Mais on n'a pas l'impression que l'« extrême douceur » qui lui est reconnue rende ce père intérieurement très accessible, qu'elle autorise l'élan primesautier, l'abandon du sentiment.

« Il ne m'appelait jamais autrement que "son petit ami" », précise l'auteur. Marque de tendresse, assurément. Mais l'exclusion du prénom a quelque chose d'étrange. Il demande à l'enfant, « certains beaux soirs d'été » : « Mon petit ami vient-il se promener avec moi ? » Voilà donc l'enfant relégué à la troisième personne. Or il n'y a que la première et la seconde, on le sait, dont les pronoms soient réellement « personnels », établissant une relation entre deux êtres. Ce père si doux semble bien distant. D'ailleurs, nous confie l'auteur : « Accaparé par la préparation de son cours à la faculté de Droit, mon père ne s'occupait guère de moi. » Il insiste, deux pages plus loin : il « s'occupait de moi rarement ». De là le caractère « insolite » de ces promenades dans le quartier, faites en l'absence de la mère, que Gide relate avec grand soin. Mais son père semble n'avoir jamais été pour lui un être familier, proche (15-7).

Il ne sait pas, quand l'enfant est renvoyé de l'école, les mots qu'il faudrait dire : il réagit par « le chagrin silencieux » (69). Quel peut en être l'effet sinon un sentiment de culpabilité et la peur de perdre l'amour paternel ?

La mort précoce du père ne semble pas avoir provoqué un gros chagrin chez le fils, alors âgé de onze ans, comme nous l'avons vu. Il est improbable qu'elle l'ait sévré de trésors d'amour.

Ce cœur d'enfant est-il donc resté constamment sur sa faim ? Il serait injuste de l'affirmer. Il y a des moments où il se dilate. Mais ces moments bénis, loin de démontrer que ses parents l'aient comblé, marquent plutôt les limites de leur capacité d'affection.

Deux adultes ont su toucher le cœur de l'enfant Gide et ont pris par là-même une part infiniment précieuse, quoique réduite, à son éducation. Ce sont l'amie de sa mère, Anna Shackleton, et son cousin Albert Démarest, de vingt ans son aîné (79). Nous avons sur leur attachement pour lui deux témoignages. Ils portent sur l'année 1887, année cruelle où l'enfant, un peu avant huit ans, entre à l'École Alsacienne, puis se fait exclure pour trois mois.

Anna Shackleton, une Écossaise, avait été la gouvernante de la jeune Juliette Rondeaux, peu de temps avant que celle-ci devînt Madame Gide. Elle faisait partie de la famille mais habitait « un petit appartement » dans une rue voisine (35). L'auteur lui consacre de longues pages qui partent du cœur. Il s'adresse en effet directement à elle : à la deuxième personne. « Je revois », écrit-il notamment, « vos souriants regards qui versèrent tant de bonté sur mon enfance » (29). Et cela malgré une « bouche un peu sévère » (31). C'est à elle qu'il dut, au moins en partie, sa passion pour la botanique (33-4).

Mais voici qui intéresse davantage notre propos. Une fois, se rappelle l'auteur, « à ma grande joie, ma mère me confia pour quelques jours à son amie » (36). S'éloigner de la mère ne faisait donc pas un drame... Ceci annonce partiellement, nous le verrons, ce que Gide éprouvera à son agonie, au moment de « la quitter » pour toujours (367). Mais revenons aux moments heureux passés avec l'amie. « L'année que j'entrai à l'École Alsacienne, [...] il fut convenu que je déjeûnerais chez Anna une fois par semaine. [...] Qu'avaient ces déjeûners de si charmant ? Je crois surtout l'attention inlassable d'Anna pour mes plus niais bavardages, mon importance auprès d'elle, et de me sentir attendu, considéré, choyé. L'appartement s'emplissait pour moi de prévenances et de sourires, le déjeûner se faisait meilleur. » (36). En un mot, Anna reconnaît à l'enfant sa valeur ; elle sait l'écouter ; et la chaleur de son accueil illumine son visage. Elle satisfait donc chez André trois besoins essentiels qui restent sur leur faim à la maison, sans quoi les déjeûners chez Anna n'auraient pas eu cette importance. L'accent de gratitude de l'enfant envers des êtres (nous le reconnâtrons à propos d'Albert) qui ne sont pas de la famille au sens étroit, donne à entendre combien est rare et précieux ce qu'il reçoit d'eux.

Soulignons d'ailleurs la réceptivité au sourire chez cet enfant qui ne parle jamais de sourire à propos de sa mère. Il s'avise un jour, en cueillant des fleurs avec Marie, la bonne, que « son visage [...] ne semblait tout entier qu'un sourire ; je m'écriai : — Pourquoi ris-tu ? Elle répondit : — Pour rien. Il fait beau. Et la vallée aussitôt s'emplit visiblement d'amour et de bonheur. » (58). Ce sourire exprime la pure joie de vivre.

Il est le beau temps du cœur accordé à celui du monde, qu'il transfigure affectivement. Devant le miracle du sourire de Marie, on se demande de quoi est fait le monde pour un enfant dont la mère est invariablement sérieuse.

Ce qui réunit Anna et Albert, dans la mémoire, dans la gratitude de l'auteur, c'est une qualité chaleureuse d'attention. Mais l'attitude d'Albert, si positive, et d'analyse plus fouillée, révèle mieux encore, par contraste, la pauvreté affective des parents.

Albert, un adulte, marque un beau soir son « attention » à son petit cousin de huit ans. Il le prend à part — apprécions sa délicatesse — pour lui dire... qu'il a tout l'air de ne s'intéresser qu'à lui-même (81). (Lui a-t-on vraiment permis de marquer son intérêt pour quelqu'un d'autre ?) La remarque d'Albert n'est pas réjouissante, mais André perçoit immédiatement la « sympathie ». C'est le mot de l'écrivain, mais le cœur de l'enfant a bien perçu le sentiment. Et il est pris du désir de le mériter. Cette sympathie devait être marquée par un sourire aimant, car l'auteur se livre aux réflexions suivantes :

La sympathie peut faire éclore bien des qualités somnolentes ; je me suis souvent persuadé que les pires gredins sont ceux auxquels d'abord les sourires affectueux ont manqué. Sans doute est-il étrange que ceux de mes parents ne m'eussent pas suffi ; mais il est de fait que je devins aussitôt beaucoup plus sensible à l'approbation ou à la désapprobation d'Albert qu'à la leur. (80).

Dès le milieu du paragraphe, surgit dans l'esprit du lecteur cette question : et tes parents, ne t'ont-ils pas souri ? Si, répond l'auteur, mais leurs sourires ont manqué d'efficacité. On se demande alors s'il s'agissait de sourires vrais, comme ceux d'Albert.

Or, si l'on considère les rapports entre parents et enfants du point de vue de l'adulte, on dira que l'enfant se blesse vraiment de peu, de trop peu de chose. Seulement, mesuré à l'énorme capacité de ressentir de l'enfant, à la délicatesse de ses nerfs, ce peu est beaucoup et souvent excessif. Rimbaud le dit naïvement dans un de ses premiers poèmes : « Les tout petits enfants ont le cœur si sensible ». Les parents d'André ne le sentent pas suffisamment. Albert, lui, en a l'intuition.

Voici les lignes qui caractérisent son attitude envers son petit cousin. Elle est exaltée comme unique, ce qui jette une ombre sur celle des parents :

Albert n'avait rien d'un censeur. C'était un être d'apparence très libre, fantasque, plein d'humour et de gaîté : sa réprobation n'avait rien d'hostile ; au contraire, je sentais qu'elle n'était vive qu'en raison de sa sympathie ; c'est ce qui me la rendait pressante. Jamais encore on ne m'avait parlé ainsi ; les paroles d'Albert pénétraient en moi à une profondeur dont il ne se doutait certes pas, et que moi-même je ne pus sonder que plus tard. Ce que j'aime le moins, dans l'ami, d'ordi-

naire, c'est l'indulgence. On pouvait au besoin, près de lui, trouver des armes contre soi-même. Et, sans trop le savoir, j'en cherchais. (81).

La première phrase — « Albert n'avait rien d'un censeur » — a la force d'une litote, que développe la suite : sa « réprobation » n'est dictée que par la « sympathie », sans aucune ombre d'hostilité. C'est dire que ses paroles partent du cœur, comme les sourires, qui leur sont intimement liés. Elles expriment purement l'amour ou, si l'on préfère un mot plus discret, la bienveillance, sans la moindre arrière-pensée de faire expier l'imperfection qu'elles dénoncent. Elles ne jugent pas. L'humeur, l'intention sourde, le désir inconscient de faire mal à l'autre en sont absents. Elles sont non-violentes, au sens gandhien du terme. On sait que *a-himsha*, la non-violence, n'est que le nom négatif de l'amour.

La « réprobation » que de telles dispositions permettent touche le cœur « à une profondeur telle » que l'enfant ne pourra « la sonder que plus tard ». Profondeur jusque-là inerte, en attente de vibration ; ou profondeur rendue défiante, douloureuse par le ton critique ou l'air de réprobation sèche, par suite barricadée, et qui s'ouvre à l'approche d'un cœur aimant. Prenons acte de cette mise en vibration, par un homme, de la sensibilité d'un petit garçon que sa mère ni son père n'ont, semble-t-il, su toucher dans un sens positif.

Nous avons jusqu'ici examiné d'abord l'attitude des parents, leurs rapports avec l'enfant. Nous les avons ensuite précisés par mise en contraste avec le comportement tout positif d'Anna et d'Albert. La réponse qui s'impose, en conclusion, à la question initiale, c'est que l'enfant Gide vit beaucoup plus sous la loi que dans l'amour.

L'enfant a nettement senti que son père et sa mère n'avaient pas les mêmes dispositions envers lui. Mais la douceur du père, toute relative, n'a guère été qu'entrevue. Du moins, elle lui a été peu dispensée. Il est possible, cependant, que l'« aménité » paternelle ait polarisé l'espoir d'une ouverture plus active, de tendresse. Mais ce père, retranché dans sa bibliothèque, n'était guère accessible.

Dès lors, la question est de savoir comment l'enfant a ressenti les conditions où il vivait, quel fut son développement dans ce climat de relative pauvreté affective, d'ennui aussi, peu propice au jaillissement d'une jeune spontanéité. Laissons l'adulte nous dire comment l'enfant qu'il a été se sentait dans sa peau, ou plutôt dans son âme.

Dans *Si le grain ne meurt*, écrit peu avant cinquante ans, Gide porte sur lui un regard sévère. D'abord au plan moral : « À cet âge innocent » (la petite enfance) « où l'on voudrait que tout ne soit que transparence, tendresse, pureté, je ne revois en moi qu'ombre, laideur, sournoiserie. »

(10). Les deux groupes ternaires de cette phrase ne contrastent pas terme à terme. « Ombre » et « sournoiserie » s'opposent à « transparence », peut-être à « transparence » et « pureté », à moins qu'il ne soit réservé à « laideur » de faire pendant à « pureté ». Mais rien ne répond précisément à « tendresse ». « Laideur » peut désigner à la fois « sournoiserie » et « impureté », mais non le manque de tendresse, la froideur ou l'hostilité.

On l'entrevoit pourtant, l'hostilité, quand l'auteur commente une photographie de ce temps (l'enfant a quatre ou cinq ans) où il se voit « l'air maladif et méchant, le regard biais » (11). Le « regard biais » confirme la « sournoiserie ». Sous « l'air [...] méchant » couve sans doute de la colère, celle que l'auteur avoue à la fin du livre, quand il nous parle du jeune homme de vingt-six ans qu'il était, mais dont les causes — nous y viendrons — n'ont guère changé depuis sa prime enfance. Quant à « l'air maladif », il semble présager les troubles de santé qui affecteront l'enfant, mais rien n'autorise à lui donner un sens strictement physique. Cet « air » triplement qualifié est, croyons-nous, la manifestation d'un sentiment général de la vie : celui qu'éprouve inconsciemment l'enfant à vivre la vie qui est précisément la sienne. Qu'est-ce donc qui peut le rendre coléreux, hypocrite, impur (pour en revenir à la citation précédente) et lui donner de surcroît cet air maladif ? *Si le grain ne meurt* permet-il de répondre à ces questions ? Nous le verrons.

Mais d'abord, cette sévérité morale est-elle compensée par une appréciation positive sur les facultés intellectuelles de l'enfant ? Nullement. À en croire l'adulte, les propos qu'il tenait à Anna, lors des visites qu'il lui rendait, à l'âge de huit ans, étaient les « plus niais bavardages » (36). D'où lui vient un sentiment si piètre ? Qui donc lui a inspiré un tel mépris pour ce qu'il dit ? Nous savons déjà qu'il n'est guère écouté, que ses désirs ne sont pas respectés : c'est contester sa valeur.

Selon l'écrivain, il n'était pas alors à la hauteur des bontés d'Anna. Il se rappelle en rougissant (quelle est l'origine de cette honte prête à sourdre ? de ce malaise qui attend sa liquidation depuis quarante ans ?) « une phrase absurde » — « Mais Nana, je vais te ruiner » — « qu'un cœur un peu délicat [n'aurait pu] inventer ». Et il commente : « Phrase [...] bien digne de l'enfant obtus que j'étais », « dans l'épaisse nuit où ma puérité s'attardait » (36-7). C'est lui-même qu'il accuse. Trente pages plus loin (63), il revient sur sa « maladresse à reconnaître la sollicitude d'Anna ».

L'adulte ravive ici le peu d'estime qu'il portait, vers l'âge de huit ans, à son intelligence et à son cœur. Une telle sévérité (sans doute inconsciente) sur soi-même n'est pas naturelle chez un enfant. Elle ne peut être que l'effet du regard, de l'attitude des adultes qui l'entourent.

D'un même jugement impitoyable, l'écrivain flétrit l'intérêt qu'il portait jadis aux chansons de Constance, la « petite couturière » qui venait à la maison. Elles « n'avaient rien d'immoral. Non, ce qui me souillait le cerveau, c'est leur bêtise » (63). « Je vois, dit l'auteur, dans l'amusement que j'y pris, déjà s'éveiller un goût honteux pour l'indécence, la bêtise et la pire vulgarité. » N'est-ce pas plutôt la révolte que manifeste ce goût pour ce que la mère réproouve, prête à le réprimer ?

Ainsi, la condamnation est générale : elle frappe l'intelligence, la conscience morale, le sens de l'adaptation sociale. Visiblement, le petit André ne s'aime pas, sentiment ordinaire de qui n'est pas aimé. Il faudrait qu'il soit un autre et il s'en veut de n'être pas cet autre. Au reste, il a fait sien la critique et la pression qu'on exerce sur lui. Adulte, il donne raison à sa mère qui plaidait pour la loi (16). Et dès l'enfance, il « cherchai[t] des armes contre [lui]-même », convaincu d'être responsable de ses carences. C'est de chaude assistance parentale qu'il avait besoin, et qu'Albert, celui qui justement est tout le contraire d'un censeur (81) lui apportera.

L'adulte conclut tristement : « Autour de moi, en moi, rien que ténèbres. » Et il déplore « l'état larvaire où [il se] trouvai[t] » (65).

L'école, où il vient d'entrer, dévoile mieux encore sa « stupidité ». Il est incapable de répéter que « coudrier » est synonyme de « noisetier ». « Je ne savais pas répondre », écrit-il, « simplement j'étais stupide ». Et il ajoute : « en vérité, je crois que je ne comprenais pas ce que l'on me voulait, ce que l'on attendait de moi. » (65). Il obtient un « zéro de conduite ». « Mais cela, précise-t-il, ne m'affectait guère. Toutes les semaines j'obtenais mon zéro de "tenue, conduite", ou d'"ordre, propreté" ; parfois les deux. C'était couru. Inutile d'ajouter que j'étais un des derniers de la classe. Je le répète : je dormais encore ; j'étais pareil à ce qui n'est pas encore né. » (65-6). (De quelle déréliction ces propos sont-ils le reflet !)

Pour savoir répondre à l'école, il est bon d'avoir inauguré le dialogue à la maison. Le « on » de « je ne comprenais pas ce que l'on attendait de moi » dépasse certainement la personne du maître, M. Vedel qui l'interroge. Il englobe ici tout ce qui entoure l'enfant (ou presque). André est en proie à des besoins fondamentaux qui restent insatisfaits ; il est voué à une tension qui cherchera sa dérivation dans l'onanisme.

Entre ces besoins, celui de présence (est-ce à distinguer de l'amour ?) est essentiel. Or l'enfance d'André est passablement solitaire. C'est un fils unique et ses parents, économes d'échanges avec lui, le laissent souvent sans compagnie. Il en souffre.

De l'appartement « 2, rue de Tournon », où il habite depuis l'âge de six ans, « je me souviens surtout », dit l'auteur, « du vestibule, parce que

je m'y tenais le plus souvent quand je n'étais pas à l'école ou dans ma chambre, et que maman, lasse de me voir tourner auprès d'elle, me conseillait d'aller jouer "avec mon ami Pierre", c'est-à-dire tout seul ». (11-2). On imagine l'agitation de cet enfant incapable d'éveiller l'intérêt, de retenir une attention que la mère n'a cure de lui consacrer, ce qui le rend d'autant plus « lassant ». Le père est implicitement excusé par son travail. Mais le cœur d'un enfant n'entend pas, dans sa frustration, les excuses de la raison.

Il précise : « Les [...] jeux de ma première enfance, patiences, décalcomanies, constructions étaient tous des jeux solitaires. » Même, au début, le jeu de billes en attendant (13-4) de « trouver des [...] camarades », et celui de « kaléidoscope », dont il partagera plus tard le plaisir avec ses cousines (12-3).

Il n'a aucun camarade, sauf, un moment, celui qu'il appelle « Mouton, à cause de sa petite pelisse en toison blanche », un enfant presque aveugle, qui ne joue pas, avec lequel il se « promène » au jardin du Luxembourg, « la main dans la main, sans rien dire ». Mais cet ami bientôt cessa de venir, et André ressentit vivement cette absence : « Ah ! que le Luxembourg alors me parut vide !... » (14).

Dans ce même jardin, pourtant, d'autres enfants jouaient aux pâtés de sable. Mais lui « restai[t] à l'écart, maussadement, près de [sa] bonne ». Il choisissait le moment propice pour « [s]'élance[r] et piétin[er] tous les pâtés ». Faut-il crier à la sournoiserie, à la méchanceté dénoncées plus haut ? Peut-être. Mais l'auteur pense qu'il avait, plein d'espoir, invité les autres enfants à jouer avec lui. « C'est, dit-il, après leur refus que le dépit m'emporta jusqu'à vouloir abîmer leurs jeux. » Il en éprouve cependant de la honte (10).

En l'occurrence, cet enfant n'est pas seulement solitaire, il se sent rejeté. De là son chagrin et sa colère. Mais ce sentiment douloureux existe déjà. Sa mère ne partage, que l'on sache, aucun de ses jeux. L'enfant ne peut que sentir l'intérêt limité, le peu de plaisir qu'elle trouve en sa compagnie. « Je m'en allai pleurer dans ma chambre », rapporte l'auteur, quand il apprit que Mouton devenait aveugle. Voilà donc un enfant, encore en bas âge, condamné à assumer seul ses chagrins.

Il trouvera certes de la compagnie aux « cours enfantins » qu'il suivra dès sa « cinquième année chez Mademoiselle Fleur et chez Madame Lackerbauer ». Mais ce n'est pas du même ordre. On le fait « [pâlir] sur les alphabets et sur les pages d'écriture » (19). C'est là qu'il fait ses débuts en musique, ce que l'auteur signale de curieuse façon : « J'avais sept ans quand ma mère crut devoir ajouter aux cours de Mademoiselle Fleur et de Madame Lackerbauer les leçons de piano de Mademoiselle de Gœc-

klin. » (20). La formule ne déborde pas d'approbation. L'écrivain soupçonne chez sa mère, plus que le désir d'instruire l'enfant qu'il était, celui de le tenir un peu plus à distance. Interprétation abusive ? À dix ans, l'enfant sera mis en pension, et nous avons vu comment l'adulte nous en informe : « Je ne cherche plus à comprendre pour quelles raisons ma mère »... (90). Assurément, après les tribulations de la neuvième — on l'en avait d'abord exclu, puis il l'a redoublée, — c'est d'une chaude affection parentale que l'enfant avait surtout besoin.

« Je ne cherche plus à comprendre »... La mère ne s'est pas expliquée (ou elle n'a pas convaincu). En saine pédagogie, c'est pourtant une compensation nécessaire au sacrifice que l'on exige de son enfant. (Voir Paul Diel, *Psychologie de la Motivation*.) L'adulte a fort bien compris.

Cet enfant, dans une certaine mesure relégué, il apparaît qu'en la présence même de ses parents, en leur compagnie physique, il n'est pas reçu dans leur univers moral selon ses besoins, mais écarté plus qu'il n'est utile. André, curieux, pose en effet des questions auxquelles on ne répond guère. L'écrivain s'en plaindra : « Ma mère me répétait trop souvent, et à propos de trop de choses : "tu comprendras plus tard". » (29). Il y a donc des connaissances que sa mère détient et refuse de partager. Frustration encore d'un besoin naturel chez l'enfant. Quel sentiment de la réalité peut-il avoir si on s'obstine à la garder secrète ?

N'est-ce pas à cette attitude que Gide devra ce qu'il appelle « un maladroït besoin d'épaissir la vie — besoin que la religion, plus tard, serait habile à contenter ; et une certaine propension, aussi, à supposer le clandestin » (27) ? On exagère autour de lui la part du mystère. Faire trop de secrets donne des soupçons. Ainsi, dit-il, « la croyance indistincte, indéfinissable, à je ne sais quoi d'autre, à côté du réel, du quotidien, de l'avoué, m'habita durant nombre d'années ». À côté de « l'avoué », y aurait-il de l'inavouable ? Certes tout n'est pas avouable pour une mère puritaine. Mais quelle ombre négative autour d'elle ! La « croyance indistincte [...] à je ne sais quoi d'autre », comme dit le texte, est l'expression d'un manque fondamental et profondément ressenti. On songe à telles paroles de Rimbaud : « La vraie vie est absente », et aussi : « L'amour est à réinventer », à retrouver. Faire à un enfant trop de secrets, n'est-ce pas redouter en lui de mauvaises inclinations, lui marquer une défiance injuste qu'il ressent péniblement ? Qui sait d'ailleurs si cette attitude n'est pas une cause, au moins partielle, des difficultés scolaires d'André ? Faire des secrets développe le sentiment que le savoir est dangereux, ce qui peut inhiber la curiosité de l'écolier.

L'obscur croyance enfantine dont parle l'écrivain trouve peut-être une part de son origine dans cette « sorte de lamentation à deux voix », celles

de Marie et Delphine, la cuisinière et la femme de chambre, qu'il avait perçue une nuit. Et, dit-il, « je sentais que quelque chose s'exprimait là, de plus puissant que la décence, que le sommeil et que la nuit ; mais il y a tant de choses qu'à cet âge on ne s'explique pas » (60)... L'enfant avait alors « dix ans ». « Toutefois, précise-t-il, je ne sais quel obscur instinct me retint d'en parler à ma mère. » (59). « J'étais pourtant parfaitement ignorant, incurieux même, des œuvres de la chair. » C'était là, sans doute, pour cette mère, le clandestin par excellence.

Le manque d'affection de la part de sa mère semble vécu par André comme un détournement d'amour où quelqu'un d'autre lui prendrait sa part. Après la mort de son père, André (qui a onze ans) croit que celui-ci vient la nuit retrouver secrètement sa mère : « certains soirs, en m'abandonnant au sommeil, il me semblait que je cédaï la place. » (28).

On allèguera automatiquement le « complexe d'Œdipe », qui, refoulé, est pour Freud, comme on sait, le fondement de l'éthique. Les idées divergentes de Jung, manifestes dès 1912, n'ont, dans certains esprits, pas encore trouvé d'écho. Parlons de jalousie : l'enfant est soucieux de sauvegarder l'amour, possessif mais moins étroitement mesuré de cette mère si réservée. Il y a un mythe d'Œdipe dénaturé par l'interprétation arbitraire de Freud et un complexe de Freud : amour incestueux pour sa mère, auquel il est aventuré de donner un caractère universel. (On peut lire à ce sujet P. Diel, *Le Symbolisme dans la Mythologie grecque*, et, ouvrage plus récent, *La Connaissance interdite* d'Alice Miller.) En réalité, l'enfant ne demande à chacun de ses parents que l'amour qui lui revient naturellement, et c'est le déni qui provoque les déviances.

La contre-épreuve de la carence maternelle nous est donnée par l'attitude d'Anna : le jeune André, nous l'avons vu, sent qu'elle l'écoute. L'« attention inlassable » qu'il apprécie tant révèle la hantise d'être lassant. Ce sentiment-là dissuade de « s'exprimer », besoin si souvent allégué qui a pour nom véritable : « être écouté ».

Plus largement, le bonheur qu'André trouve dans ces visites chez Anna, c'est, dira l'auteur, « de [s]e sentir attendu, considéré, choyé ». Énumération significative. Voilà certes des sentiments qu'il n'éprouve pas souvent, du moins avec cette intensité. Chacun des participes employés révèle un besoin très fort, comblé en la circonstance, mais qui n'en laisse pas moins l'impression d'un manque dans la vie quotidienne.

Être bienvenu, valorisé, tendrement aimé : ces mots, qui expriment des besoins essentiels, nous renvoient, dans le cas d'André, à autant de frustrations.

En matière de tendresse, grande est sa misère. Il en est réduit à porter seul ses chagrins, qu'on ne sait pas deviner. Ils sont très forts. Tout petit,

quand il « compr[is] que Mouton devenait aveugle », ce fut pour lui « un vrai désespoir » (14). Vers l'âge de dix ans, il s'éprit « d'une véritable passion » pour un camarade russe au regard très touchant qui devait mettre à vif son besoin d'être aimé. Mais « un beau jour, il cessa de venir ». Pourquoi ? Voici une phrase qui montre sur quel fond de malaise général surgissent des souffrances extrêmes : « Une sorte de pudeur ou de timidité me retint de questionner les maîtres qui auraient pu me renseigner, et je gardai secrète une des premières et des plus vives tristesses de ma vie. » (86). Avivée, certainement, et entretenue de ne pouvoir être épanchée. Mais où pouvait-il trouver même la hardiesse de s'informer, avec sa curiosité rebutée, et sans doute culpabilisée ?

Il y a des peines qu'un enfant ne peut porter seul sans dommage. Être consolé est encore un besoin fondamental. Qu'une telle peine, muette, soit passée inaperçue ne nous surprend pas de la part d'une mère sourde à des demandes certes moins dramatiques, mais clairement formulées.

Ainsi, André était « très sensible à l'habit ». Il y avait là moyen de traiter un peu sa timidité. Bien au contraire, on l'aggravait, puisqu'il était toujours « hideusement fagoté ». « J'en souffrais beaucoup », précise l'auteur (86). Au lieu de soigner son sentiment d'insécurité, sa mère, à l'occasion, y ajoute le sien. Ainsi, nous l'avons vu, lors de l'excursion « au Pont St-Nicolas » près d'Uzès, où son père et Anna musardent, insouciant, tandis que l'enfant se sent « gagner par l'inquiétude de [s]a mère », soucieuse de l'heure (39-40).

« Les motifs » pour lesquels l'enfant « fu[t] renvoyé de l'École », provisoirement, peu après y être entré, et que l'auteur, pudique, « v[a] tâcher d'oser dire », ont trait, comme on sait, à la sexualité. Nous abordons ici plus nettement les conséquences du mal-être dans lequel cet enfant est condamné à vivre. Il a alors huit ans. Nous avons examiné ses rapports avec ses parents : ils manquent singulièrement, à tout le moins, de simplicité et d'abandon. Nous avons décelé des besoins souvent insatisfaits, écouté les doléances de l'enfant, mais aussi, auparavant, pris connaissance d'appréciations sur lui-même dépourvues de toute indulgence.

Cet enfant-là, dirions-nous, a intériorisé le regard sévère, du moins critique, dont il subit le poids. N'étant ni valorisé ni accepté, il sent obscurément qu'il lui est impossible d'être aimé pour ce qu'il est naturellement. Qu'il lui faudrait dans une large mesure, pour atteindre ce but, devenir un autre. L'écrivain hasarderait sur sa mère, appréciant son attitude envers lui qui avait alors vingt-cinq ans, les propos suivants : « Les qualités qu'elle aimait n'étaient point celles que possédaient en fait les personnes sur qui pesait sa tyrannie, mais bien celles qu'elle leur souhai-

tait de leur voir acquérir. Du moins je tâche de m'expliquer ainsi ce continuuel travail auquel elle se livrait sur autrui ; sur moi particulièrement » (363). C'est formuler clairement le secret d'une attitude aliénante dont l'enfant était depuis toujours la victime par excellence. L'état de disgrâce permanente auquel il se sent condamné l'empêche de s'aimer, de s'accepter.

Il veut inconsciemment de toutes ses forces être celui qu'on aime : pour lequel on éprouve compassion et tendresse. C'est ainsi que nous comprenons les premières manifestations de mimétisme et de « comédie » dont l'auteur nous fait part. Lorsque l'enfant, touché déjà par l'infirmité de son camarade, apprend que celui-ci devenait aveugle, « [il s']en all[a] pleurer dans [s]a chambre et s'exerc[a] à demeurer longtemps les yeux fermés, à circuler sans les ouvrir, à [s]'efforcer de ressentir ce que Mouton devait éprouver » (14-5).

On a vu là le premier signe d'une sympathie qui amène l'enfant à se fondre dans la personne d'autrui, attitude promise à un bel avenir. A-t-on suffisamment précisé les circonstances de ce trait nouveau du comportement ? Il apparaît dans une situation de détresse. Marie, la bonne, parlant « à voix basse » pour ne pas être entendue de l'enfant, annonce à Madame Gide le malheur de Mouton. On peut deviner la compassion que marquent le visage de la mère et son intonation. Mais André, « consterné », ne suscite rien de tel. Est-il donc réservé aux seules victimes de provoquer un mouvement du cœur ? Là peut être l'origine secrète du mimétisme.

C'est encore dans une situation de détresse qu'André, alors âgé de douze ans, se découvre un talent de « comédien » que l'on verra fructifier abondamment par la suite. Élève nouveau du lycée de Montpellier, il est « moqué, rossé, traqué » par ses camarades (112). Le voilà « sauvé » de son « enfer » par « la petite vérole ». Mais la guérison ouvre la perspective d'un retour au supplice. Terrorisé, il en vient, à partir d'un léger vertige, à imaginer (c'est un peu plus difficile que de fermer les yeux) des crises nerveuses et à les jouer avec une telle virtuosité que trois médecins en sont abusés. C'est donc par la comédie, cette fois, qu'il obtient de fléchir à la fois sa mère et le sort. N'oublions pas sur quel fond de carence affective se détachent ces épisodes dramatiques. Combien de fois, de combien de façons lui aura-t-il fallu tenter de plaire à sa mère pour devenir « Protée », ou « caméléon », comme dira plus prosaïquement Madeleine. Qui n'aurait-il accepté d'être pour se faire aimer chaleureusement ? Avec toutefois des limites que nous rappellerons plus tard.

Tirailé d'une part entre ce qu'il est : curieux, assoiffé de tendresse, enclin à s'épancher... et d'autre part ce qu'on souhaite qu'il soit : éveillé,

délicat, discret, léger à sa mère, cet enfant est mal dans sa peau. Il est tendu, si l'on appelle « tension » la pression qu'exerce, pour être satisfait, le besoin vital refoulé. (Celui, nous l'avons vu, dont dépend le bon fonctionnement de l'organisme, l'équilibre physique et psychique.) C'est la tension qui explique, nous semble-t-il, bon nombre de traits de sa conduite enfantine, et non des moindres.

Nous pensons évidemment à ce que l'auteur appelle « mauvaises habitudes », mais aussi à certaines crises : le fait précoce, qu'au lieu d'embrasser sa cousine de Flaux, à Uzès, il lui morde l'épaule jusqu'au sang, et surtout ces violentes crises de larmes, vers l'âge de onze ou douze ans, que l'auteur appellera ses *Schaudern*, d'un nom emprunté à Schopenhauer.

L'onanisme, pour y venir, apparaît dès la première page, comme une provocation au seuil du livre. L'enfant, qui a moins de six ans, et peut-être nettement moins, fait semblant de jouer sous « la grande table » au « tapis bas-tombant » avec le fils de la concierge. « En vérité [...] l'un près de l'autre, mais non l'un avec l'autre cependant », précise l'auteur, « nous avons ce que j'ai su plus tard qu'on appelle "de mauvaises habitudes". » Et il constate : « aussi loin que ma mémoire remonte en arrière [le plaisir] est là »(10).

Il s'agit là de cette exploration du corps à laquelle se livrent les petits enfants, comme la psychologie nous l'a appris. La répression des parents entraîne la ruse, la clandestinité, et fait de cette pratique exploratoire un problème psychique. C'est une première complication, qui peut s'aggraver beaucoup.

On sait en effet que la tension, lot de l'enfant qui sent obscurément que dépend de conditions impossibles l'amour qu'on lui doit, une partie du moins de cette tension, se convertit en excitation sexuelle. Il éprouve un besoin d'attouchements qui peut devenir compulsif. N'est-ce pas le cas pour l'enfant Gide ?

Il vient d'entrer à l'École Alsacienne quand il est à nouveau question de « mauvaises habitudes ». L'auteur souligne, et cela permet d'en deviner le climat, que « la tenue morale, les bonnes mœurs, étaient la spécialité de [cette école], la renommée de la maison » (68). Peut-on ne pas voir dans ce choix un trait du rigorisme maternel ? Il est dans cette institution de bonne tenue protestante depuis quelque temps, quand il arrive ceci, qu'il raconte avec un certain humour.

« Mes parents avaient donné la veille au soir un dîner ; j'avais bourré mes poches des friandises au dessert ; et, ce matin-là, sur mon banc, tandis que s'évertuait M. Vedel, je faisais alterner le plaisir avec les pralines. » (67). Ces quelques lignes appellent plusieurs remarques. On sait que l'enfant s'ennuie à l'école, comme d'ailleurs à la maison. Quand ses

parents donnent un dîner, il est hautement probable qu'il se sent encore plus seul que d'ordinaire. On devine son besoin de se sentir mieux. Il est frappant qu'il cumule ici deux formes de plaisirs sensuels : deux dérivatifs à son mal-être.

Mais M. Vedel le surprend dans ses « mauvaises habitudes ». « Je ne prenais pas grand soin de m'en cacher, explique l'auteur, n'ayant pas bien compris qu'elles fussent à ce point repréhensibles. » Il apparaît donc qu'elles ne suscitent pas chez l'enfant un sentiment de culpabilité. L'auteur met cette inconscience au compte de son « imbécillité » d'alors. Voyons comment le traitent les adultes, comment ils l'éclairent. Son instituteur l'appelle, l'interroge, lui promet le secret. « Je regagnai mon banc plus mort que vif. » (68). De quoi est donc fait cet état violent ? De honte ? De peur ? Des deux à la fois, sans doute. En tout cas, on le renvoie pour trois mois, ce qui marque la perfidie du maître : elle ajoute à une rigueur « médiévale » qui devait sévir jusqu'au XX^e siècle.

On connaît la suite : chagrin muet du père, « objurgations » de la mère et promesses exigées, menaces grotesques du Docteur Brouardel (futur grand médecin-légiste) qui agite le spectre de l'émasculatation. Mais où est l'amour, dans tout cela ? On ne voit que blâme, menace, contrainte accrue. Que peut éprouver cet enfant si ce n'est défiance pour son maître et peur : peur d'enfreindre la volonté maternelle, de perdre l'amour du père, d'être mutilé par le médecin ? Son corps, objet d'une telle menace, doit lui paraître décidément mauvais.

Bilan de la mésaventure : solitude affective, voire abandon dans l'épreuve, malaise envers son corps, culpabilité. Au total, une tension accrue. Il est vrai, cependant, qu'on prend soin de le distraire, autant dire de lui changer les idées. Est-ce de ce changement-là qu'il a besoin ?

Cependant, l'incident « secoue » et « pénètr[e] [...] [s]a torpeur ». « Trois mois plus tard, écrit l'auteur, je reparus sur les bancs de l'école : j'étais guéri, du moins autant qu'on peut l'être. » (69). Cette restriction n'a rien d'étonnant. On ne voit rien dans l'événement qui puisse réduire l'inconfort intime de l'enfant. En fait, il est entré dans la dualité : dans la voie résolue du refoulement. On sait que longtemps, longtemps après, en plein âge adulte, Gide sera encore « la proie du démon de son enfance », comme le dit un de ses biographes. C'est le cas à l'époque où il écrit *Si le grain ne meurt*. Pour lors, peu de temps après son retour à l'école, il « attrap[a] la rougeole ». Il est permis de se demander si son état psychique n'y était pour rien.

Cet épisode grave de l'enfance de Gide est à notre avis révélateur d'un grand malaise intime où se devine un sentiment intense de solitude affective, de rapports négatifs avec l'un au moins des deux parents. Mais nous

inclinons à penser que ce malaise remonte beaucoup plus haut et que l'épisode de la présentation à la « très belle » cousine de Flaux, à Uzès, en est déjà un signe. L'auteur nous présente le fait comme « bizarre ». Il l'est.

Revenons trois ou quatre ans en arrière. Ce jour-là, la cousine, qui a la « peau éblouissante », « porte une robe ouverte ».

— Va vite embrasser ta cousine, me dit ma mère, lorsque j'entrai dans le salon. (Je ne devais avoir guère plus de quatre ans ; cinq peut-être.) Je m'avançai. La cousine de Flaux m'attira contre elle. Mais, devant l'éclat de son épaule nue, je ne sais quel vertige me prit : au lieu de poser mes lèvres sur la joue qu'elle me tendait, fasciné par l'épaule éblouissante, j'y allai d'un grand coup de dents. La cousine fit un cri de douleur ; j'en fis un d'horreur. Elle saignait. Je crachai, plein de dégoût. On m'emmena bien vite, je crois qu'on était si stupéfait qu'on oublia de me punir. (11).

Cet épisode ne peut guère se comprendre qu'en fonction des rapports de l'enfant avec sa mère, archétype de la femme, auquel se substitue ici la cousine, sans adopter de la mère la tenue ni le comportement. On n'imaginerait pas Mme Gide, si prude, se présentant à son enfant avec les épaules découvertes et l'attirant ainsi contre elle. Mais on peut deviner combien l'enfant a dû rêver du contact, de la douceur, de la chaleur de cette peau nue, au moins entrevue et peut-être jamais accordée, et quelle obscure souffrance aussi, dans cet intense besoin affectif, représentait la frustration. Loin de disparaître, cette souffrance refoulée demeurait secrètement active, prête à éclater en force.

Mais, dira-t-on, c'est l'occasion pour l'enfant de prendre sa revanche sur tous les refus, comme, dans Balzac, Félix de Vandenesse roulant sa tête sur les épaules éblouissantes de Mme de Mortsauf. Rappelons-nous que Félix était un adolescent, chez qui visiblement la froideur de sa mère avait créé moins de dégâts. Il peut en aller autrement. Cette chair féminine, si proche, enfin accessible, fait surgir d'un coup toute la souffrance accumulée des frustrations antérieures. L'enfant répond à cette cruauté soudain ressentie par la morsure vengeresse. Et bien sûr, c'est l'« horreur » devant le sang qui coule, c'est le « dégoût » du sang aux lèvres. L'interdit se double d'une répugnance. L'épisode rapporté est unique, mais ce qu'il révèle est profond, et, si précoce soit-il, il n'est pas annonciateur de rapports simples avec le monde féminin.

Dans les lignes qui suivent cette anecdote, Gide se décrit « d'après une photographie », « l'air maladif et méchant, le regard biais », comme nous l'avons vu. Et il précise qu'il est « blotti dans les jupes de sa mère, affublé d'une ridicule petite robe à carreaux ». (La robe n'est sans doute imputable qu'à l'usage de l'époque.)

La photo existe encore. On peut l'examiner notamment dans le livre de Claude Martin, *au Seuil* (nouv. éd., 1995, p. 5). La mère est assise sur un fauteuil à dossier courbe et capitonné. Elle est enfermée dans une robe sombre, à la mode du temps : montante, avec la jupe élargie en socle démesuré. L'enfant, apparemment sur une petite estrade invisible, est, plutôt que blotti, appuyé contre le côté droit de sa mère, la tête à la hauteur du col épais et large. La photo ne dégage aucune impression d'intimité. L'enfant est triste, la mère sans douceur, raide.

Nous n'avions pas besoin de cette photographie pour nous représenter Madame Gide comme un corps refusé aux besoins de contact, de chaleur et de tendresse que sentait son enfant sans qu'il y ait lieu d'alléguer des tendances incestueuses.

Et si l'enfant, au Musée du Luxembourg où on le conduit, est « attiré » « par l'image des nudités », « et plus encore par les statues », « au grand scandale de Marie », « qui s'en ouvr[e] à [s]a mère (61), on peut y voir une satisfaction symbolique, au sens janovien du terme ; satisfaction illusoire substituée à celle d'un besoin réel ainsi « déjoué ». Et c'est déjà névrotique. Bientôt, au bal costumé du Gymnase Pascaud, André rencontrera « un garçonnet un peu plus âgé que [lui] » dont le « maillot noir pailleté d'acier moulait exactement son corps gracile » (89). Beauté sculpturale d'une forme pure, nue en quelque sorte. Mais tandis que les « belles images » du musée n'évoquaient aucune idée de plaisir, cette fois, André tombe « positivement amoureux » du « diabolin ».

On voit s'esquisser ici le linéament d'une déviance sexuelle. On sait quelles tensions psychiques provoquent de tels phénomènes. Il faut avoir subi un clivage, qui d'ailleurs n'a pas toujours ces conséquences-là mais qui, toujours, résulte d'un enfouissement de besoins profonds dans l'inconscient. Ces besoins demeurant actifs, l'effort pour les contenir crée précisément la tension ; ils tendent à trouver des ersatz de satisfaction qui sont toujours décevants. C'est en effet l'objet authentique du besoin qui reste en permanence désiré, anachroniquement, sous la couverture de satisfactions symboliques.

Toutefois, l'enfant Gide est encore loin de l'inversion. L'adulte nous confie en deux pages précieuses quels étaient alors ce qu'il appelle ses « thèmes d'excitation sexuelle », que n'accompagnait, précise-t-il, « nul désir réel, nulle recherche de contact ». Pourtant, ce sont aussi des « thèmes de jouissance » (61). Dans l'ignorance complète « des œuvres de la chair » (60), la « volupté », avoue-t-il, « commande au rêve des dépenses de vie excessives ». Est-ce déjà l'autoérotisme que vise ces termes, ou des extravagances purement imaginaires ? Quoi qu'il en soit, sa raison, si encline à la censure, trouve cela « niais » et « saugrenu » (61).

De ces thèmes, il faut mettre à part, nous semble-t-il, la rêverie sur Gribouille qui, dans le conte de George Sand, « se jette à l'eau [...] pour se garer de ses frères qui se moquaient ». (Autre situation de persécution...) Bientôt « il s'abandonne », et « il flotte » ; « il se sent devenir tout petit ; [...] il lui pousse des feuilles par tout le corps; et bientôt l'eau de la rivière peut coucher sur la rive le délicat rameau de chêne que notre ami Gribouille est devenu. — Absurde ! » (61-2). On reconnaît ici un rêve de total abandon, de bercement et d'enveloppement, qui régresse peut-être jusqu'à la vie prénatale. Il correspond au besoin réel de l'enfant sous une couverture qui en bloque l'effet de frustration. On songe au bercement qui caractérise la poésie lamartinienne, à l'extase de Rousseau dans sa barque à l'île Saint-Pierre.

Les thèmes suivants résultent de l'activation d'un autre niveau cérébral. Marqués par la violence, ils sont complices d'une colère rentrée, celle de l'enfant contraint à sacrifier ses besoins aux désirs des parents, à s'aliéner pour être agréé. Irritation d'ailleurs mal contenue : « en ce temps-là, rapporte l'auteur, je restais vis-à-vis [de ma mère] dans un état d'insubordination fréquente et de perpétuelle discussion. » (16). En ce temps de la petite enfance et au-delà, les causes restant les mêmes. L'auteur dira clairement, avec quelque gêne, qu'au temps de ses vingt-cinq ans, les « contestations et [les] luttes [...] formaient le plus clair de [leurs] rapports » (362).

Voici donc ces thèmes. « Le plus souvent une profusion de couleurs et de sons extraordinairement aigus et suaves » (61-2), où il faut reconnaître une intense sollicitation des nerfs. La tension est plus manifeste dans ces autres fantasmes : « l'idée de l'urgence de quelque acte important, [...] que je ne fais pas ». On peut y voir, accumulées, les incessantes sommations maternelles auxquelles il ne peut faire face. « Et c'était aussi, poursuit-il, toute voisine, l'idée de saccage, sous forme d'un jouet aimé que je détériorais. » On reconnaît ici la colère contre soi, qui vient de ne pouvoir être soi-même. À moins que le jouet, objet en quelque sorte d'un transfert, ne devienne le réceptacle de l'amour-haine. Il y a en tout cas progression dans la décharge de tension. Plus clairement encore dans la scène d'« une stupide piécette de Madame de Ségur, *Les Dîners de Mademoiselle Justine* », où les domestiques profitent de l'absence des maîtres pour faire bombance ; ils fouillent dans tous les placards ; ils se gobergent ; puis voici, tandis que Justine se penche et qu'elle enlève une pile d'assiettes du placard, en catimini le cocher vient lui pincer la taille ; Justine, chatouilleuse, lâche la pile ; patatras ! toute la vaisselle se brise ; le dégât me faisait pâmer. (62).

Notons d'abord l'attitude frondeuse des domestiques profitant d'une absence de l'autorité. On voit sur qui l'enfant prend symboliquement une revanche. Les privautés que se permet le cocher avec Justine bravent aussi indirectement la mère, secouant sa pression morale. Le bris des assiettes, qui appartiennent au maître, rejoint le saccage du jouet, et libère sous le couvert du fantasme une énergie fâcheusement comprimée. Ici, il y a de plus une composante érotique qui contribue à faire dériver la tension vers la détente sexuelle : « patatras ! [...] Le dégât me faisait pâmer » ; il y trouve un vrai plaisir.

Comment peut-il y avoir tant de violence prête à exploser d'une manière ou d'une autre chez un petit garçon si bien élevé par une mère très soucieuse de perfection ? Précisément, parce qu'élevé par cette mère-là.

En tout cas, la violence est en lui sous forme de souffrance refoulée et accumulée jusqu'au point de rupture. Venons-en à ce que Gide appelle ses *Schaudern*.

L'auteur les introduit de façon surprenante. Il est arrivé dans son récit à l'année 1883. Il relit les Mémoires qu'il est en train de rédiger et il constate : « J'ai obscurci à l'excès les ténèbres où patientait mon enfance. » (Le verbe « patienter » est en lui-même significatif.) On peut donc attendre, en correctif, des moments radieux. Ce qu'il annonce alors, ce sont « deux éclairs, deux sursauts étranges qui », dit-il, « secouèrent un instant ma torpeur » (133).

Résumons le premier épisode. L'enfant peut avoir sept ou huit ans. Il se trouve à table, au déjeuner, avec ses parents et Anna. Les parents sont tristes. Ils annoncent à Anna « la mort d'un enfant de quatre ans, fils de leurs cousins Widmer », à peine connu d'André. Pourtant, dit l'auteur, « un océan de chagrin déferla dans mon cœur ». Sa mère le « prit sur ses genoux » mais sa « tendresse » ne put le consoler. Car, explique-t-il, « ce n'était pas précisément la mort de mon petit cousin qui me faisait pleurer, mais je ne savais quoi, mais une angoisse indéfinissable : encore aujourd'hui, je ne la puis expliquer mieux » (134).

Nous assistons ici au débordement d'une souffrance globale faite de l'accumulation de toutes les souffrances de l'enfance non ressenties, non pleurées complètement mais refoulées : les humiliations subies du fait de sa « stupidité », les élans de tendresse découragés, les volontés arbitrairement entravées ou forcées, les chagrins qu'il a fallu garder pour soi, les heures d'ennui... et l'énumération n'est pas close. La liste et les modalités peuvent être longues quand on vit sous la loi. Cela constitue peu à peu ce que l'auteur appelle judicieusement « un océan de chagrin » (« Où vont toutes ces larmes qui ne sont pas pleurées ? » demande Christiane Sin-

ger), un réservoir de souffrances résiduelles qui attendent d'être résolues et qui débordent un beau jour, qui « déferl[ent] soudain », irrésistiblement, sans que la cause apparente, disproportionnée, justifie pareil effet. Cette disproportion est le signe même que l'enfant réagit à un ensemble de situations passées, c'est encore un symptôme clair de névrose. Nous reconnaissons ici ce que Janov appelle une « crise primale ».

Le « second tressaillement » se produit « peu après la mort [du] père ». L'enfant, après une matinée en classe, prend son repas avec sa mère.

Que s'était-il passé ? Rien, peut-être... Alors, pourquoi tout à coup me décomposai-je et, tombant entre les bras de maman, sanglotant, convulsé, sentis-je à nouveau cette angoisse inexprimable, la même exactement que lors de la mort de mon petit cousin ? On eût dit que brusquement s'ouvrait l'écluse particulière de je ne sais quelle commune mer intérieure inconnue dont le flot s'engouffrait démesurément dans mon cœur ; j'étais moins triste qu'épouvanté ; mais comment expliquer cela à ma mère qui ne distinguait, à travers mes sanglots, que ces confuses paroles que je répétais avec désespoir :

— Je ne suis pas pareil aux autres ! Je ne suis pas pareil aux autres ! (135).

Ici, aucune cause décelable, si ce n'est peut-être l'absence du père dont on a dit l'« extrême douceur », ou la présence immédiate et exclusive de cette mère si retenue dans la tendresse dont l'enfant a un si grand besoin. Oui, on peut alléguer le climat particulier du repas, où la proximité physique des êtres rend plus sensible l'éloignement des esprits dans leurs pré-occupations, leur froideur ou leur hostilité. Dans l'expression de la crise, même recours à la mer : même image, plus développée, de l'Océan rompant ses « écluses ». Même « angoisse inexprimable » aussi. Et c'est l'épouvante. On le comprend : l'inconscient rompt les défenses que le moi oppose à la pression du refoulé : « commune mer intérieure ». Aussi, l'enfant répète-t-il « avec désespoir : — Je ne suis pas pareil aux autres ! Je ne suis pas pareil aux autres ! »

Il a subi trop de critiques, de tenues à distance pour ne pas se sentir étranger au modèle acceptable. Et personne (autre interprétation qui n'exclut pas la précédente), personne ne lui a jamais donné le spectacle d'une souffrance morale à la fois indicible et impossible à dominer. Et parce qu'il consacre d'ordinaire inconsciemment une grande part de son énergie à la contenir, qu'il est à demi absent, retranché en lui-même, la simplicité et la spontanéité doivent lui paraître le partage des autres. Revenant sur cet épisode, il dira qu'il s'était « senti séparé, forclos » (193).

En fait, n'est-ce pas de son moi réel, celui des besoins refoulés faute de trouver satisfaction, que l'enfant est séparé, et ainsi réduit au moi irréel de l'éducation, qu'il s'est efforcé d'être pour conquérir l'amour, n'ayant aucune chance de l'obtenir en étant lui-même ? On rencontrerait alors le

clivage qui caractérise la névrose.

Voici une troisième « manifestation » de « cette sorte de suffocation profonde accompagnée de larmes, de sanglots, à quoi [l'enfant] étai[t] sujet » (194). André a maintenant quinze ans. Des maux de tête l'empêchent de fréquenter l'École Alsacienne. Il a un précepteur, M. Richard, qui tient une pension (188) où il fréquente de bons camarades, dont Bernard Tissaudier qui, lui, va au lycée Condorcet (188-91).

« J'espère au moins que ton ami Tissaudier, en sortant du lycée, ne passe pas par le passage du Hâvre », dit un jour Madame Gide à son fils, d'une voix « grave », les sourcils froncés comme ceux d'un capitaine de navire « certain jour de traversée orageuse ». « Je lis dans le journal que le passage du Hâvre est extrêmement mal fréquenté. »

André est « troublé » par ces propos. Il avait alors une « instinctive réprobation » contre la débauche (189, 192). « N'en connaissant à peu près rien, [il] brodai[t] et chargeai[t] [...] dans l'horrible. » « Je voyais [...] mon pauvre Tissaudier orgiaстiquement écharpé par les hétaires. » (192).

L'humour de l'adulte n'enlève rien au trouble profond qu'ont provoqué chez l'enfant les paroles de la mère. Cette commotion produit son effet quand il se retrouve chez Richard à faire ses devoirs avec deux camarades, Adrien Giffard, orphelin bizarre à qui la mère d'André « faisait peur », et Bernard Tissaudier.

Il pose à celui-ci, sur son itinéraire, la question prévisible, provoque l'étonnement de son camarade.

Soudain — poursuit l'auteur — quelque chose d'énorme, de religieux, de panique, envahit mon cœur, comme à la mort du petit Raoul, ou comme le jour où je m'étais senti séparé, forclos ; tout secoué de sanglots, me précipitant aux genoux de mon camarade :

— Bernard ! Oh ! Je t'en supplie : n'y va pas.

L'accent de mes paroles, ma véhémence, mes larmes étaient d'un fou. (193).

« Je crains », ajoute l'auteur, que cette sorte de crise, « qui me surprit moi-même si fort », « ne demeure parfaitement incompréhensible à qui n'a connu rien d'approchant » (194).

Sans doute a-t-il raison pour l'époque où il écrit. Mais il s'agit là d'un phénomène que les psychothérapeutes d'aujourd'hui connaissent bien, du moins ceux qui délaissent le savoir dogmatique et les spéculations intellectuelles pour accompagner le patient dans son dédale émotionnel, jusqu'à la nappe profonde de la souffrance primale, comme l'appelle Janov.

Il rencontre alors ces émotions d'une énergie intense, contenues avec grande difficulté et malaise et qui éclatent très violemment. Ici encore, aucune proportion entre la cause apparente : le souci d'épargner à un ca-

marade un risque de souillure (et de mauvais traitement présumé) et ce comportement démentiel. La réprobation instinctive (l'est-elle vraiment ?) et la vision d'horreur que lui inspire la débauche ne sont guère dissociables des mises en garde anxieuses de la mère, qui commencent très tôt et dont nous n'avons ici qu'un exemple tardif. Cela représente, croyons-nous, une accumulation de peurs refoulées, entretenues, qui arrive au point de rupture. Plus profond que ces peurs, un besoin du moi réel, dénié par le moi de l'éducation puritaine, surgit, étranger et autonome, irrépressible, de là les mots : « quelque chose d'énorme, de religieux, de panique ». Retour en force de ce qu'on veut ignorer en soi.

Ce « quelque chose » explose à l'idée d'une rencontre avec une prostituée. C'est de désir qu'il est question, de l'attrait de la femme, extrême danger pour une bonne conduite, que la mère s'est employée à écarter. Mais l'auteur nous avait prévenu au seuil du livre : « aussi loin que ma mémoire remonte en arrière, [le plaisir] est là » (10). C'est sans doute, pense-t-il, un des fils de sa « naturelle étoffe ». Mais sa vraie nature n'est-elle pas altérée comme l'étoffe, par l'excès d'« empois » (191) ? Cette crise est le symptôme d'une terrible complication intérieure.

« Depuis », poursuit le texte, « les accès de cette étrange aura » « s'acclimatèrent », « apprivoisés pour ainsi dire ». L'adolescent s'y accoutuma, comme Socrate à son « démon familial ». Gide crut reconnaître dans cette « ivresse sans vin » « l'état lyrique » : « l'instant où me secouait ce délire était celui que Dionysos me visitait » (194).

Certes, *Si le grain ne meurt* représente, de la part de Gide, une tentative remarquable pour se comprendre, se connaître lui-même. Mais le rapprochement de Socrate et de Dionysos est des plus hasardeux. Et que peuvent avoir de commun une expérience mystique, un moment d'inspiration poétique et l'explosion d'une énergie comprimée que provoque un affect ? C'est peut-être la notion d'« enthousiasme », dans Platon (voir *Ion*), qui suggère à Gide le lien ténu entre le dieu de Socrate, expression du « surconscient » comme dirait P. Diel, et Dionysos, le dieu du délire. Mais l'interprétation flatteuse, finalement, que l'auteur donne de ses *Schaudern* est en même temps une conclusion. Elle met un terme regrettable, sur cette question, à la démarche du « Connais-toi toi-même ». Les lignes qui succèdent à son interprétation désignent en fait au long de sa vie, une alternance d'exaltations et de dépressions que connaît bien la psychanalyse.

Les crises évoquées, la dernière en particulier, sont, disions-nous, le symptôme d'une terrible complication intérieure. C'est le moment de nous rappeler la question subsidiaire du commencement : y a-t-il jamais eu, dans l'éducation d'André Gide, passage de la loi à l'amour ? La

lecture de *Si le grain ne meurt* ne permet pas de l'affirmer. Non, l'amour dû à un enfant, celui dont il a un besoin vital, au sens défini plus haut, l'enfant Gide ne l'a pas reçu. Lui, a aimé beaucoup sa mère : un enfant ne peut pas renoncer. Mais il n'a pas obtenu une vraie tendresse, abondante et gratuite, souffrant au contraire du « continuel travail auquel elle se livrait sur » lui. Et, avoue-t-il,

j'en étais à ce point excédé que je ne sais plus trop si mon exaspération n'avait pas à la fin délabré tout l'amour que j'avais pour elle. Elle avait une façon de m'aimer qui parfois m'eût fait la haïr et me mettait les nerfs à vif. (363).

Une telle « façon d'aimer » est-elle de l'amour ? Peut-on dissocier l'arbre de ses fruits ? La brève illustration qu'il donne d'« une sollicitude dans cesse aux aguets », d'« un conseil ininterrompu, harassant », concerne assurément sa jeunesse, mais elle indique l'esprit d'une attitude invariable depuis l'enfance, dont la racine semble bien être la peur du mal, la peur de ce qui est mal : de l'idée que la mère s'en faisait.

Combien décevante pour l'intense besoin d'amour de l'enfant, cette mère dévouée, sans doute (les jeux solitaires marquent bien une limite) mais froide, moralisante, défiante, sans propension au contact avec l'enfant. Et de plus, tâtilonne, harassante d'injonctions et d'interdits, au point de décourager l'élan naturel de son fils à mesure qu'il s'éloigne de l'enfance. Gide a surtout connu avec elle — ses Mémoires l'attestent — la servitude fondée sur des principes conventionnels étriqués. Aussi est-on surpris de l'éloge funèbre où il dit son « admiration pour ce cœur [...] qui ne battait que pour autrui, qui s'offrait incessamment au devoir par une inclination naturelle, et avec une parfaite humilité » (367). Il n'a pas su démonter le piège. Jeune homme, il considérait encore que sa mère « était dans son rôle [...] alors même », dit-il, « qu'elle me tourmentait le plus ; à vrai dire je ne concevais pas que toute mère, consciente de son devoir, ne cherchât point à soumettre son fils ; mais [...] aussi je trouvais tout naturel que le fils n'acceptât point de se laisser réduire [...]. Il me semblait qu'il devait en être ainsi » (362)... Cette éducation aboutit à un violent conflit intérieur.

Nous sommes là, en effet, dans l'inconciliable. Pour ce fils, *errare humanum est* n'est pas applicable à sa mère. L'idée d'une attitude juste par laquelle elle serait concernée ne s'impose pas à son esprit. La mère est sacrée. Amour maternel restera donc synonyme de tyrannie morale ; et « morale », d'attitude conventionnelle, timorée et persécutrice. Si tels sont amour et morale, comment ne pas les rejeter l'un et l'autre ?

Or le sens éthique a des racines profondes ; il dépasse les consignes dictées par le souci d'une conduite acceptable pour la bonne société, cautionnées même par une confession religieuse. Mais si la personne à qui

revient d'incarner le sens éthique le rend insupportable, ses carences provoqueront un rejet. La notion de « Nature », tels que l'entendent les Stoïciens et Montaigne, celle d'un ordre auquel tout est soumis : le « Tao » des Chinois, que les Hindous appellent « Dharma », cette notion fondamentale peut subir dans l'esprit une érosion ou une éclipse.

La fin du livre relate l'agonie maternelle. L'auteur dira : « je m'attristais de voir souffrir ma mère, mais pas beaucoup de la quitter. » (367). Et « lorsqu'enfin son cœur cessa de battre, je sentis s'abîmer tout mon être dans un gouffre d'amour, de détresse et de liberté » (367-8). Bien avant d'écrire ces lignes, il avait poussé le cri : « Familles, je vous hais ».

Pourtant, le père avait inspiré à l'enfant un espoir de tendresse. Un leurre. Paul Gide était en quelque sorte absent, et il est mort jeune. Mais c'est en lui qu'André, croyons-nous, a mis sa plus vive attente. L'enfant, puis l'adolescent, livré à une mère hypercritique, a subi une pression éducative qui l'a conduit très loin de son naturel. Mais l'idée qu'une âme puisse se dénaturer est-elle acceptable pour Gide : il n'admet « qu'une chose au monde pour ne pas être naturelle : c'est l'œuvre d'art » (*Corydon*). L'amour dont son père lui a donné la nostalgie, et dont il a trouvé la manifestation chez son cousin Albert Démarest, c'est vers celui-là que l'entraînera sa pente.

Un personnage des *Faux-Monnayeurs*, Sophroniska, fait observer que le personnage de roman est construit sur pilotis. Il manque en effet généralement, dans la dimension psychologique de sa création, les soubassements : les conditionnements obscurs de l'enfance. De là une part plus grande d'arbitraire. Les autobiographies au contraire, si elles se veulent attentives et pénétrantes, comme celles de Rousseau, de Stendhal et quelques autres, accroissent chez le lecteur la satisfaction de comprendre.

Gide, il est vrai, nous confie que dans les personnages de l'œuvre se développent les tendances restées à l'état de « bourgeons » chez l'auteur. Mais généralement, la sève profonde qui les nourrit n'en garde pas moins son mystère. Il n'en est pas ainsi quand les auteurs s'exercent à la fois dans les mémoires et dans le roman, laissant au lecteur le soin de jeter des passerelles d'un genre à l'autre.

Ceci est bien connu. Sur la mise en pension à l'âge de huit ans, par exemple, qui n'a fait le rapprochement entre la question de Gide dans les Mémoires : « Je n'ai jamais compris pourquoi [...] » et, dans *Les Faux-Monnayeurs*, le passage de la lettre à Monsieur Profitendieu où Bernard parle de sa mère : « Je doute que son affection pour moi soit bien vive ; comme j'étais le plus souvent en pension, elle n'a guère eu le temps de me connaître »... Le peu d'affection résultant de l'éloignement dans une

pension est aussi bien la cause de cet éloignement. De même, la diatribe d'Armand Vedel contre l'éducation dévote et puritaine, qui rend aveugle aux réalités, est pour une large part une attaque à peine voilée de l'auteur contre sa mère. Et qui n'a pas songé, face au dévouement du pasteur Vedel qui l'éloigne constamment des siens, à Paul Gide « accaparé par ses cours de droit », au prix d'une part majeure de l'attention due à son fils ?

Mais une étude plus affinée des mécanismes psychologiques autorise des rapprochements plus étroits et permet de distinguer, dans le comportement des personnages, entre les motivations que donne consciemment l'écrivain et celles qui, venant pourtant de son propre fond, lui échappent.

Ainsi, parler de l'éducation d'André Gide, c'est nécessairement évoquer, comme lui-même l'a fait, la morale puritaine incarnée par sa mère. Mais l'accent doit être mis sur le détail des attitudes et comportements qu'entraîne cette idéologie, raidie par le conditionnement de l'éducatrice. Dans quelle mesure, d'ailleurs, doit-elle au climat de sa propre éducation, la froideur, nous dirions presque la secrète répulsion qu'elle a envers son fils ? Quoi qu'il en soit, le plus clair de son comportement — et peu importe son origine — consiste à rebuter la spontanéité de l'enfant, en étant sourde à ses besoins et en décourageant ses élans.

On raconte qu'un prince italien, engageant un précepteur pour son fils, lui dit simplement ceci : « Ne soyez pas un rabâcheur, un reprocheur, un rabat-joie. » C'était dénoncer les attitudes qui créent, chez l'enfant, la tension névrotique : origine du clivage entre sa « naturelle étoffe » et celle, « empesée », qu'il doit devenir dans le but illusoire de plaire. De cette tension, les *Schaudern* du jeune André nous donnent le signe le plus éclatant. Cette tension, d'autre part, nous l'avons vu en chercher l'apaisement dans la décharge sexuelle, qui peut devenir compulsive. On sait ce qu'il en sera pour Gide. Pourtant, celle-ci est immédiatement en butte à une répression qui vient des principes moraux.

Mais la cause essentielle des complications futures est ailleurs. Toute répression de la spontanéité, dit Janov, en est une de la sexualité. Il est des femmes pour qui la sexualité masculine est plus que suspecte. Madame Gide était visiblement embarrassée de son enfant ; le fait que ce fût un garçon l'en éloignait probablement davantage. De toute façon, les effets d'une spontanéité blessée, gauchie, ne se cantonnent pas dans un domaine particulier. C'est par une division conventionnelle qu'on parle de problème sexuel.

Soulignons de plus que la tyrannie du corps est condamnée par un idéal de pureté présenté non pas comme un degré de maîtrise vers lequel s'efforcer, mais comme ce qui doit être, sous peine que l'on se sente méprisable. Le jeune André, aussi attaché à cet idéal (l'inaccessible perfec-

tion) que soumis à sa compulsion, vit cette expérience comme un « écartèlement ».

C'est là une des causes les plus immédiates de son déchirement intérieur. Mais il y en a d'autres qui sont très voisines. Celle-ci nous paraît essentielle : Gide n'a jamais cédé complètement, dans les divers domaines où elle sévissait, aux « objurgations » de sa mère. Il a fait un effort constant pour sauvegarder sa liberté. Il revendiquait ainsi le droit d'être lui-même sans pourtant désavouer l'éducatrice, incarnation de l'idéal (bien au-delà de la chasteté) par laquelle son droit était nié.

Cette contradiction douloureuse n'a, existentiellement, pas été résolue. Il y a là deux revendications antinomiques, tenues l'une et l'autre pour légitimes. André Gide n'a donc pas pu faire l'apprentissage de la liberté, qui exclut la perpétuelle soumission aux choix de l'autre et qui suppose l'engagement, très tôt, dans des choix personnels. Quand sa mère a-t-elle respecté ses goûts d'enfant ?

Il vénérât un être en contradiction, en conflit avec la grande référence intuitive, la Vie, dont les principes mettaient constamment en question la réalité vécue et dont l'attitude, faisant obstacle à la simplicité, au bon sens, entraînait tant de souffrances. Comment aurait-il accédé au sentiment de la vérité objective, à celui d'une attitude adéquate à la réalité ?

Ces déchirements multiples, nés d'un écart par rapport à la norme secrète qu'impose la Vie, ne demandent pas à être expliqués par une constitution particulière : on y classerait comme éléments congénitaux des traits qui, pour une large part, résultent de la relation très défectueuse avec les parents : quasi-absence du père et persécution maternelle.

De cet état de choses, l'homme souffrira beaucoup. Certes, il n'a pas été « éduqué à mort », comme l'auteur de *Mars*. Mais les éducations qui estropient ou mutilent ne sont pas rares.

L'écrivain, lui, assumera comme être réel ce que l'éducation a fait de celui-ci. Il se choisira dans son éparpillement, faisant d'une dénaturation une richesse. Il ne s'efforcera pas vers l'unité antérieure à sa dualité, mais de celle-ci, il épuisera les variations possibles. Il « protège[ra] le meilleur et le pire », comme s'il s'agissait de deux avoirs distincts, non pas des pôles d'une dynamique, des données d'une transformation.

Souignons encore que les valeurs, incarnées par sa mère, sont indissociables d'un abus, relatives à l'usage qu'elle en a fait, et comme d'avance destinées à subir d'autres abus. Dans l'ordre moral, il ne semble pas y avoir pour lui de réel vérifiable. La vérité ne peut être dite par un interlocuteur, ni par un livre, tel l'Évangile. Elle est éminemment tributaire de l'argumentation ; la persuasion par autrui sera généralement sentie comme secrète manipulation. L'interlocuteur exerce une tyrannie subtile, non

plus contraignante, comme celle de sa mère, mais tyrannie tout de même, à laquelle il faut mettre bon ordre. L'interlocuteur est un adversaire auquel on cède du terrain ; la solitude revenue, c'est le moment de reconquérir tout ce qu'on aura concédé. Nous voyons là une limite dans le jeu de « Protée ».

Gide est victime de la duperie, doublement : d'abord par le traitement qu'il a subi, par l'incapacité ensuite de retrouver confiance. La vision d'un autre ne peut être juste. Lui-même se dupera comme à plaisir. Ainsi il proteste contre les gauchissements d'une vérité, mesurant l'écart, par exemple, entre le message évangélique et « ce qu'en [ont] fait les Églises » (361), mais qu'en fera-t-il ensuite dans sa soif de justification ?

Il poussera l'horreur de la tyrannie jusqu'à éliminer toute motivation. Cette horreur a compromis la notion d'autorité, d'ordre des choses. Il y aura deux amours : un pour le corps, un pour l'âme, sans communication. Cela conduit à une conception de l'homme inverse de celle de Montaigne.

Mais cette horreur est sans doute aussi, nous nous plaisons à le souligner, ce qui, — avec une fermeté admirable, — lui fera prendre position, devant la bonne conscience des propagandes, « contre l'abominable régime des Compagnies Concessionnaires du Congo » et pour l'ouvrier soviétique, « attaché à son usine [...] comme Ixion à sa roue ». Ici se conjuguent l'attachement à la liberté et une compassion qui a pris de nécessaires distances par rapport à lui-même et s'est portée très vivement sur autrui (366).

L'impression que laisse la lecture de l'œuvre est celle de virtuosité. La relative dépossession de son être réel par l'éducation n'est pas nécessairement un désastre pour l'intelligence et le génie. Gide en a tiré un parti impressionnant. D'aucuns s'en félicitent pour la littérature. Mais aurait-il été un moindre écrivain, un être moins fraternel, s'il s'était plus réellement cherché au lieu de se représenter, en excellent acteur, sous les multiples masques que sa souffrance enfantine lui avait infligés ? Y a-t-il moins à découvrir sur la voie de Socrate dont il évoque le « démon » ?

À lire les Mémoires de Gide, on comprend que son œuvre de fiction nous engage dans une psychologie compliquée et réfractée. À son image, il crée des personnages dont le vrai moi est « forclos » par rapport au moi imposé, qui tentent d'être libres alors qu'ils sont conditionnés pour la soumission ou la révolte, voués au modèle reçu ou au contre-modèle riche de variations. Peu capables en tout cas de choisir leur conduite en fonction de ce qu'ils sont réellement, en fonction d'une appréciation lucide des données aussi complètes et aussi peu déformées que possible, ils vont jusqu'à l'« acte gratuit » avec Lafcadio.

Une éducation sans amour judicieux, qui ne construit pas sur le fond

natif de l'enfant mais, l'engageant dans la réalisation d'un modèle, veut faire de lui autre chose que ce qu'il est, l'amener, comme dirait un anti-Pindare, à devenir ce qu'il n'est pas, crée des êtres aliénés, en grande difficulté de reconnaître et de choisir leur moi authentique. De qui, déjà, cette phrase : « Il y a des êtres qui sont sortis d'eux-mêmes et qui ne peuvent plus y rentrer » ?